

PAUL VALÉRY

de l'Académie Française

# VARIÉTÉ III

*nrf*

GALLIMARD

LIBRARY





JE DISAIS QUELQUEFOIS  
A STÉPHANE MALLARMÉ...



**J**E disais quelquefois à Stéphane Mallarmé :

*« L'un vous blâme ; l'autre vous nargue. Vous irritez, vous faites pitié. Le chroniqueur, à vos dépens, amuse aisément l'univers, et vos amis hochent la tête... »*

*« Mais savez-vous, sentez-vous ceci : qu'il est dans chaque ville en France un jeune homme secret qui se ferait hacher pour vos vers et pour vous ? »*

*« Vous êtes son orgueil, son mystère, son vice. Il s'isole de tous dans l'amour sans partage et dans la confiance de votre œuvre, difficile à trouver, à entendre, à défendre... »*

Or, je pensais à quelques-uns et à moi-même, au cœur desquels il était si présent, si puissant et le seul ; et je voyais en nous sourdre et s'offrir à lui la véritable gloire, qui est chose cachée et non point rayonnante ; qui est jalouse, personnelle, et peut-être plus fondée sur des différences et des résistances vaincues que sur le consentement immédiat à quelque merveille et jouissance commune.

Mais Lui, les yeux voilés, étant de ceux qui ne

savent attendre et ne peuvent goûter l'ivresse que de soi, se taisait.

Il est refusé aux plus profonds de s'admirer par le détour de la ferveur d'autrui, car ils sont la certitude en personne que nul autre qu'eux-mêmes ne saurait concevoir ni ce qu'ils exigent de leur être ni ce qu'ils espèrent de leur démon. Ce qu'ils donnent au jour n'est jamais que ce qu'ils rejettent : les rebuts, les débris, les jouets de leur temps caché.

Les perfections, avec l'étrangeté soutenue de ses rares écrits, nous suggéraient une idée de leur auteur bien distincte de celles que l'on se fait ordinairement des poètes, même considérables.

Cependant que cette œuvre sans pareille surprenait, à peine entr'ouverte, séduisait aussitôt l'ouïe, s'imposait à la voix, et se soumettait tout l'appareil de la parole par une sorte de nécessité dans l'ajustement des syllabes créée à force d'art, — tout de suite elle embarrassait l'esprit, l'intriguait, le défiait parfois de *comprendre*. S'opposant à la résolution instantanée du discours en idées, elle exigeait du lecteur un travail souvent très sensible de l'intellect et une reprise attentive du texte : exigence dangereuse, presque toujours mortelle.

La facilité de lecture est de règle dans les Lettres depuis le règne de la hâte générale et des feuilles qui entraînent ou harcèlent ce mouvement. Tout le monde tend à ne lire que ce que tout le monde aurait pu écrire.

D'ailleurs, puisqu'il s'agit enfin en littérature d'amuser son homme ou de lui faire *passer le temps*, ne demandez l'effort, n'invoquez point la volonté : ici triomphe la croyance, peut-être naïve, que le plaisir et la peine s'excluent.

Quant à moi, je le confesse, je ne sais à peu près rien d'un livre qui ne me résiste pas.

Demander au lecteur qu'il tendît son esprit et ne parvînt à la possession complète qu'au prix d'un acte assez pénible; prétendre, de passif qu'il espère d'être, le rendre à demi-créateur, — mais c'était blesser la coutume, la paresse, et toute intelligence insuffisante.

L'art de lire à loisir, à l'écart, sagement et distinctement, qui jadis répondait à la peine et au zèle de l'écrivain par une présence et une patience de même qualité, se perd : il est perdu. Un lecteur d'autrefois, instruit dès son enfance par Tacite ou par Thucydide pleins d'obstacles, à ne point dévorer ni deviner la ligne; à ne fuir, le sens effleuré, la phrase et la page, promettait aux auteurs un partenaire qui valût que l'on pesât les termes et qu'on organisât la dépendance des membres d'une pensée. La politique et les romans ont exterminé ce lecteur. La poursuite de l'effet immédiat et de l'amusement pressant a éliminé du discours toute recherche de dessin; et de la lecture, cette lenteur intense du regard. L'œil, désormais, goûte un crime, une « catastrophe », et s'envole. L'intellect se perd dans un nombre d'images qui le ravissent; il se livre aux effets surprenants de l'absence de loi. Si le rêve est pris pour modèle, (ou bien le pur souvenir), la durée, la pensée le cèdent à l'instant.

Celui-là donc qui ne repoussait pas les textes complexes de Mallarmé se trouvait insensiblement engagé à réapprendre à lire. Vouloir leur donner un sens qui ne fût pas indigne de leur forme admirable et du mal que ces figures verbales si précieuses avaient assurément coûté, conduisait infail-

librement à associer le travail suivi de l'esprit et de ses forces combinatoires au délice poétique. Par conséquence, la Syntaxe, qui est calcul, reprenait rang de Muse.

Rien de moins « romantique ». Le Romantisme a décrété l'abolition de l'esclavage de soi. Il a pour essence la suppression de la *suite dans les idées*, qui est une des formes de cet esclavage; il a favorisé par là un immense développement de littérature descriptive. La description dispense de tout enchaînement, admet tout ce qu'admettent les yeux, permet d'introduire de nouveaux termes à chaque instant. Il en résulta que l'effort de l'écrivain, réduit et concentré sur cet instant, s'est appliqué aux épithètes, aux contrastes de détail, aux « effets » facilement séparables. Ce fut le temps des joyaux.

Mallarmé a sans doute tenté de conserver ces beautés de la matière littéraire, tout en relevant son art vers la construction. Plus il avance dans ses réflexions, plus s'accusent, dans ce qu'il produit, la présence et le ferme dessein de la pensée abstraite.

Davantage : — offrir aux gens ces énigmes de cristal; introduire, dans l'art de plaire ou de toucher par le langage, de telles compositions de gênes et de grâces donnait à concevoir chez celui qui l'osait une force, une foi, un ascétisme, un mépris du sentiment général, sans exemple dans les Lettres, qui en ravalait toutes les œuvres moins superbes et toutes les intentions moins rigoureusement pures, — c'est-à-dire, *presque tout*.

L'action de cette poésie toute voulue et réfléchie, aussi élaborée que la condition absolue d'être chan-

tante peut le permettre, était prodigieuse sur le petit nombre.

Le petit nombre ne hait pas d'être petit nombre. Le grand nombre se réjouit d'être grand : ceux-ci se trouvent bien d'être indistinctement du même avis, de se sentir semblables, rassurés l'un par l'autre; confirmés, augmentés dans leur « vérité », comme des corps vivants qui se resserrent, se font chaud l'un à l'autre, par ce rapport étroit de leurs tiédeurs égales.

Mais le petit nombre est fait de personnes suffisamment divisées. Elles abhorrent la similitude, qui semble leur ôter toute raison d'être. *A quoi bon ce Moi-même*, (songent-elles sans le savoir), *s'il en peut exister une infinité d'exemplaires ?*

Elles désirent d'être comme les Essences ou les Idées, dont chacune nécessairement n'a point de seconde. Elles entendent, du moins, remplir dans un certain monde qu'elles se forgent une place que nulle autre ne puisse tenir.

L'œuvre de Mallarmé, exigeant de chacun une interprétation assez personnelle, n'appelait, n'attachait à soi que des intelligences séparées, conquises une à une, et de celles qui furent vivement l'unanimité.

Tout ce qui plaît à la plupart était expurgé de cette œuvre. Point d'éloquence; point de récits; point de maximes, ou profondes; point de recours direct aux passions communes; nul abandon aux formes familières; rien de ce « trop humain » qui avilit tant de poèmes; une façon de dire toujours inattendue; une parole jamais entraînée aux redites et au délire vain du lyrisme naturel, pure de toutes les locutions de moindre effort; perpétuellement soumise à la condition musicale, et d'ailleurs aux lois de convention dont l'objet est de contrarier *régulièrement* toute chute vers la

prose, — voilà une quantité de caractères négatifs par quoi de tels ouvrages nous rendaient peu à peu trop sensibles aux expédients connus, aux défaillances, aux niaiseries, à l'enflure qui abondent, hélas, dans tous les poètes, — car n'étant pas d'entreprise plus téméraire, ni peut-être de plus insensée que la leur, ils y entrent comme des dieux et achèvent en pauvres hommes.

Que voulons-nous, — si ce n'est de produire l'impression puissante, et pendant quelque temps continue, qu'il existe entre la forme sensible d'un discours et sa *valeur d'échange en idées*, je ne sais quelle union mystique, quelle harmonie, grâce auxquelles nous participons d'un tout autre monde que le monde où les paroles et les actes se répondent ? Comme le monde des sons purs, si reconnaissables par l'ouïe, fut extrait du monde des bruits pour s'opposer à lui et constituer le système parfait de la Musique, ainsi voudrait opérer l'esprit poétique sur le langage : il espère toujours tirer de cette production de la pratique et de la statistique les rares éléments dont il puisse faire des ouvrages entièrement délicieux et distincts.

C'est demander un miracle. Nous savons bien qu'il n'y a presque point de cas où la liaison de nos idées avec les groupes de sons qui les appellent une à une ne soit tout arbitraire ou de pur hasard. Mais pour avoir de temps en temps observé, approuvé, obtenu quelques beaux effets singuliers, nous nous flattons que nous puissions quelquefois faire tout un ouvrage bien ordonné, sans faiblesses et sans taches, composé de bonheurs et d'accidents favorables. Mais cent instants divins ne construisent pas un poème, lequel est une durée de croissance et comme une figure dans le temps ; et le fait poétique naturel n'est qu'une rencontre exceptionnelle dans le désordre d'images et de sons

qui viennent à l'esprit. Il faut donc beaucoup de patience, d'obstination et d'industrie, dans notre art, si nous voulons produire un ouvrage qui ne paraisse enfin qu'une série de ces coups rien qu'heureux, heureusement enchaînés; et si nous prétendons encore que notre poème aussi bien séduise les sens par les charmes des rythmes, des timbres, des images, qu'il résiste et réponde aux questions de la réflexion, nous voici attablés au plus déraisonnable des jeux.

Mallarmé, inquiété, dès l'adolescence finissante, par une conscience excessivement précise de ces conditions et ambitions contradictoires, ne laissait de ressentir aussi l'extrême difficulté de fondre dans son travail l'idée qu'il s'était faite d'une poésie absolue avec la grâce et la rigueur continues de l'exécution. Il avait contre soi, à chaque reprise, ou ses dons ou sa pensée. Il se consumait à tenter de composer le temps et le moment : tourment de tous les artistes qui pensent profondément à leur art.

Il ne pouvait donc produire que fort peu; mais ce peu, à peine goûté, corrompait la saveur de toute autre poésie.

Il me souvient comme je me suis presque détaché de Hugo et de Baudelaire à dix-neuf ans, quand le sort sous les yeux me mit quelques fragments d'*Hérodiade*; et *les Fleurs*, et *le Cygne*. Je connaissais enfin la beauté sans prétextes, que j'attendais sans le savoir. Tout, ici, ne reposait que sur la vertu enchanteresse du langage.

Je suis parti vers la mer assez éloignée, tenant les copies si précieuses que je venais de recevoir; et le soleil dans toute sa force, la route éblouissante, et ni l'azur, ni l'encens des plantes brûlantes ne m'étaient rien, tant ces vers inouïs

m'exerçaient et me possédaient au plus vivant de moi.

Il arrivait que ce poète, le moins *primitif* des poètes, donnât, par le rapprochement insolite, étrangement chantant, et comme *stupéfiant* des mots, — par l'éclat musical du vers et sa plénitude singulière, l'impression de ce qu'il y eut de plus puissant dans la poésie originelle : *la formule magique*. Une analyse exquise de son art avait dû le conduire à une doctrine et à une sorte de synthèse de l'incantation.

On a cru fort longtemps que certaines combinaisons de paroles pouvaient être chargées de plus de force que de sens apparent; étaient mieux comprises par les choses que par les hommes, par les roches, les eaux, les fauves, les dieux, par les trésors cachés, par les puissances et les ressorts de la vie, que par l'âme raisonnable; plus claires pour les Esprits que pour l'esprit. La mort même parfois cédaît aux conjurations rythmées, et la tombe lâchait un spectre. Rien de plus antique, ni d'ailleurs de plus *naturel* que cette croyance dans la force propre de la parole, que l'on pensait agir bien moins par sa *valeur d'échange* que par je ne sais quelles résonances qu'elle devait exciter dans la substance des êtres.

L'efficace des « charmes » n'était pas dans la signification résultante de leurs termes tant que dans leurs sonorités et dans les singularités de leur forme. Même, *l'obscurité* leur était presque essentielle.

Ce qui se chante ou s'articule aux instants les plus solennels ou les plus critiques de la vie; ce qui sonne dans les liturgies; ce qui se murmure ou se gémit dans les extrêmes de la passion; ce qui calme un enfant ou un misérable; ce qui atteste la vérité dans un serment, ce sont paroles qui ne

se peuvent résoudre en idées claires, ni séparer, sans les rendre absurdes ou vaines, d'un certain ton et d'un certain mode. Dans toutes ces occasions, l'accent et l'allure de la *voix* l'emportent sur ce qu'elle éveille d'intelligible : ils s'adressent à notre vie plus qu'à notre esprit. — Je veux dire que ces paroles nous intimement de *devenir*, bien plus qu'elles ne nous excitent à *comprendre*.

Personne, chez les modernes, n'avait, à l'égal de ce poète, osé diviser à ce point l'efficace de la parole de la facilité de compréhension. Personne n'avait distingué si consciemment les deux effets de l'expression par le langage : transmettre un fait, — produire une émotion. La poésie est un *compromis*, ou une certaine proportion de ces deux fonctions...

Nul ne s'était risqué à représenter le mystère de toute chose par le mystère du langage.

Pourquoi ne pas consentir que l'homme soit source, origine d'énigmes, quand il n'est pas d'objet, ni d'être, ni d'instant qui ne soit impénétrable, quand notre existence, nos mouvements, nos sensations ne s'expliquent absolument pas, et que tout ce qu'on voit est indéchiffrable, à peine notre esprit se pose, et s'arrête de répondre pour demander ?

On peut bien détester cette opinion, ne reconnaître au langage que l'office de transporter dans l'un ce qui est clair dans l'autre : attitude qui revient à n'accepter d'autrui ou de soi-même que ce dont on est capable sans effort ; mais on ne peut contester, — d'abord : que l'inégalité des intelligences n'introduise de grandes incertitudes dans les jugements sur la clarté ; ensuite, que s'il est des obscurités qui tiennent à l'impuissance de celui qui parle, d'autres tiennent aux choses dont

on parle : la nature n'a pas juré de ne nous offrir que des objets exprimables par des formes simples de langage; et enfin, que ni les religions, ni les émotions ne se passent d'expressions « irrationnelles ». J'ajoute que la transmission parfaite des pensées est une chimère, et que la transformation totale d'un discours en idées a pour conséquence l'annulation totale de sa forme. Il faut choisir : ou bien réduire le langage à la seule fonction transitive d'un système de signaux : ou bien souffrir que certains spéculent sur ses propriétés sensibles, en développent les effets *actuels*, les combinaisons formelles et musicales, — jusqu'à étonner parfois, ou exercer quelque temps les esprits. Nul n'est contraint de lire personne.

Ces propriétés sensibles du langage sont aussi dans une relation remarquable avec la mémoire. Les diverses formations de syllabes, d'intensités et de temps que l'on peut composer sont très inégalement favorables à la conservation par la mémoire, comme elles le sont d'ailleurs à l'émission par la voix. On dirait que les unes ont plus d'*affinité* que les autres avec le mystérieux support du souvenir : chacune semble affectée d'une probabilité propre de restitution exacte, qui dépend de sa figure phonétique.

L'instinct de cette valeur mnémonique de la forme paraît très fort et très sûr chez Mallarmé de qui les vers se retiennent si aisément.

Voici que je viens d'invoquer la *mémoire* et la *magie*.

C'est que la poésie se rapporte sans aucun doute à quelque état des hommes antérieur à l'écriture et à la critique. Je trouve donc un *homme très ancien* en tout poète véritable : il boit encore aux sources du langage; il invente des « vers », — à peu près comme les primitifs les mieux doués

devaient créer des « mots », ou des ancêtres de mots.

Le don, plus ou moins désirable, de poésie me semble, par conséquence, témoigner d'une sorte de *noblesse* qui se fonderait, non sur des pièces d'archives attestant une lignée, mais sur l'antiquité actuellement observable des manières de sentir ou de réagir. Les poètes dignes de ce grand nom réincarnent ici Amphion et Orphée.

Ce n'est là qu'une fantaisie; et je n'aurais même rêvé, sans doute, de cette aristocratie discontinue, si, traitant de Stéphane Mallarmé, il fût possible de négliger ce qu'il y eut de relevé et de fièrement soutenu dans son attitude et son art de souffrir la vie. Toute médiocre qu'était sa condition dans le monde qui mange, gagne et griffonne, cet homme faisait songer de ces êtres semi-rois, semi-prêtres, — semi réels, semi légendaires, auxquels nous devons de croire que nous ne sommes point tout animaux.

Rien de plus « noble » que l'expression, le regard, l'accueil, le sourire et les silences de Mallarmé entièrement ordonné à une fin secrète et haute. Tout chez lui procédait de quelque principe sublime et réfléchi. Actes, geste, propos, même très familiers; même ses inventions futiles, les riens très gracieux, les petits vers de circonstance, (où il ne pouvait qu'il ne fût paraître l'art le plus rare et le plus savant), tout procédait du pur, tout semblait accordé à la note la plus grave de l'être, qui est sa sensation d'être unique et d'exister une fois pour toutes.

Il fallait donc bien qu'il ne consentît jamais qu'à la perfection.

Trente et quelques années, il fut le témoin ou

martyr de l'idée du parfait. Cette passion de l'esprit ne fait presque plus de victimes. Le renoncement à la durée marque une époque du monde. Les œuvres qui demandent du temps sans compter, et les œuvres faites en vue des siècles, ne sont plus guère entreprises de nos jours. L'ère du provisoire est ouverte : on n'y peut plus mûrir de ces objets de contemplation que l'âme trouve inépuisables et dont elle peut s'entretenir indéfiniment. Le temps d'une surprise est notre présente unité de temps.

Mais le souci du choix coûte toute une vie; et le refus opiniâtre de tous les avantages de la facilité, de tous les effets qui se fondent sur les faiblesses du lecteur, sur sa hâte, ses légèretés, sa naïveté, peut insensiblement conduire à se rendre inaccessible. Celui qui est à l'excès difficile pour soi est en extrême danger de l'être pour le public. Qui se consume, par exemple, à composer dans une même œuvre les qualités de séduction immédiate qui sont essentielles à la poésie, avec une substance précieuse de pensée sur quoi l'esprit puisse revenir et s'arrêter quelque peu sans regret, décime ses chances d'en finir avec son travail, non moins que celles d'être lu.

Une fois surmontées les difficultés de lecture, et le charme ayant agi, la perfection de l'exécution se faisait toujours plus sensible. On ne pouvait lui attribuer qu'une cause incomparable. Plus on reconnaissait d'intelligence exquise, d'invention dans la forme, et d'industrielle profondeur dans les textes de Mallarmé, et jusqu'en ses moindres billets, plus se figurait-on un personnage intérieur merveilleusement seul et sans pareil, leur source. Ce n'est point que l'on ne pût songer et que l'on ne dût consentir qu'il y eût des poètes plus puis-

sants *en acte* ; mais lui semblait unique par l'organisation spirituelle, volontaire et complète que ses ouvrages et son attitude démontraient.

Peu de grands artistes nous rendent passionnément curieux de leur intime et véritable pensée. Nous pressentons que de la connaître comme d'abord ils la connaissent eux-mêmes n'augmenterait beaucoup ni notre amour de leurs œuvres ni notre savoir. Nous soupçonnons qu'ils ne font guère que nous rendre des événements ou des états qui les ont animés ou éblouis, à quelque instant, pendant quelques instants, tout à fait comme nous-mêmes le serons ensuite, *de seconde main*. Ils n'en savent pas plus que nous sur ce qu'ils font de plus fort que nous.

Mais celui-ci faisait impérieusement supposer tout un système de pensée rapportée à la poésie, traitée, exercée et reprise sans cesse *comme une œuvre essentiellement infinie*, dont les œuvres réalisées ou réalisables ne soient que les fragments, les essais, les études préparatoires. La Poésie, pour lui, était sans doute la limite commune et impossible à atteindre, vers laquelle tendent tous les poèmes, et d'ailleurs tous les arts. Ceci compris de fort bonne heure, il avait laborieusement dominé, modifié, approfondi le poète semblable aux autres qu'il était né. Il avait recherché, reconnu le principe de désir qui engendre l'acte poétique; défini, isolé son élément pur, — et il s'était fait le *virtuose de cette discipline de pureté*, — l'être qui s'étudie à jouer infailliblement du plus rare de soi.

Je ne hais pas le virtuose, — l'homme des moyens. Il existe un préjugé, un *mouvement réflexe* contre lui, qui tient aux idées vagues et séduisantes que les noms assez vains de « création »,

« d'inspiration » ou de « génie » éveillent dans l'esprit commun.

Ce sentiment public et immédiat des modernes sur la poésie et sur toute production excitante et étonnante de l'esprit se réduit facilement à ceci : *ce qui se fait de plus admirable ne dépend que de l'état instantané de son auteur*, et cet état lui est aussi étranger que nous peut l'être un rêve ou une aventure, par le simple récit desquels l'individu le plus ordinaire peut parfois émouvoir les gens. Le plus haut point d'un être en est donc aussi le plus éloigné, — c'est-à-dire, le plus imprévu de lui-même.

Cette opinion n'est pas toute fausse; c'est en quoi elle est redoutable. Il est redoutable d'opposer d'insignes faveurs, des lumières et des forces extraordinaires à la recherche de la constance dans les résultats, à l'acquisition d'une puissance permanente par les travaux les plus suivis et les plus déliés, les observations et les corrections les plus justes, et les raisonnements exacts. C'est là priser l'exceptionnel; et plus pour la surprise qu'il cause que pour une qualité intrinsèque; et c'est aussi le goût le plus naïf et le plus idolâtre du merveilleux qui l'emporte et séduit ici les esprits.

Mais un homme qui se mesure à soi-même et se refait selon ses clartés me semble une œuvre supérieure qui me touche plus que toute autre. Le plus bel effort des humains est de changer leur désordre en ordre et la chance en pouvoir; c'est là la véritable merveille. J'aime que l'on soit dur pour son génie. S'il ne sait se tourner contre soi-même, le « génie » à mes yeux n'est qu'une virtuosité native, mais inégale et infidèle. Les œuvres qui ne procèdent que de lui sont curieusement bâties d'or et de boue : d'éblouissants détails quoique toutes



# ŒUVRES DE PAUL VALÉRY

## POÉSIES

(Album de Vers anciens. La Jeune Parque. Charmes. Pièces diverses.  
Cantate du Narcisse. Amphion. Sémiramis)

EUPALINOS OU L'ARCHITECTE

suit de L'ÂME ET LA DANSE et de DIALOGUE DE L'ARBRE  
MONSIEUR TESTE

(nouvelle édition augmentée de fragments inédits)

DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
DE M. LE MARÉCHAL PÉTAIN

DISCOURS EN L'HONNEUR DE GOËTHE

MORCEAUX CHOISIS

LA JEUNE PARQUE, commentée par Alain

CANTATE DU NARCISSE

L'ANGE

L'IDÉE FIXE

VARIÉTÉ  
VARIÉTÉ II

VARIÉTÉ III  
VARIÉTÉ IV

VARIÉTÉ V

INTRODUCTION A LA POÉTIQUE

TEL QUEL I

(Choses tuées. Moralités.  
Littérature. Cahier B 1910)

TEL QUEL II

(Rhumbs. Autres Rhumbs  
Analecta. Suite)

DEGAS, DANSE, DESSIN

PIÈCES SUR L'ART

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

MÉLANGE

MON FAUST

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL ET AUTRES ESSAIS  
(nouvelle édition revue et augmentée)

HISTOIRES BRISÉES

LETTRES A QUELQUES-UNS

## ÉDITIONS ILLUSTRÉES

ODES

LE SERPENT

(Gravures sur bois de Paul Véra)

L'HOMME ET LA COQUILLE

VERS ET PROSES

(Dessins au crayon d'Henri Mondor)

(Aquarelles de Pierre Laprade)

EUPALINOS

(Gravures au burin de Ferdinand Springer)

## ÉDITIONS RELIÉES

(d'après les maquettes de Paul Bonet)

POÉSIES

EUPALINOS

L'IDÉE FIXE

PIÈCES SUR L'ART

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

MONSIEUR TESTE

MORCEAUX CHOISIS

MON FAUST

VARIÉTÉ, II, III et V

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL

LETTRES A QUELQUES-UNS

ŒUVRES COMPLÈTES (12 vol.)

## PRÉFACES

pour

LE NOMBRE D'OR

par Matila C. Ghyka

SUITE ROMANESQUE

par Albert Pauphilet

ESSAI D'EXPLICATION DU CIMETIÈRE MARIN

par Gustave Cohen

ANTHOLOGIE DES POÈTES DE LA N. R. F.

EXAMEN DE VALÉRY

par Jean de Latour

ORIENT

par Pius Servien

500 fr. baisse comprise, + T. L.

Extrait de la publication